

CHAPITRE PREMIER

Du premier coup, j'étais amoureux. Elle, non. Toute ma vie tient dans ce non. Essayez d'avoir une vie ordinaire après un coup de foudre ! Alors vous êtes un assassin : vous découpez l'amour en tranches de chair vive, vous en mettez partout. Dans la salle de cours, il y avait les oreilles et les sourires de May, ses yeux me suivaient dans les couloirs, je mettais ses cheveux sur tous les arbres et sa bouche luisait dans les vitrines. Je ne pouvais pas même acheter n'importe quoi, un cornet de glace, de la colle, une recharge de stylo, sans voir partout son cou, son sourire, sa moue. La moindre saveur, c'était elle, la moindre lumière... Ce fut comme ça les premiers jours après notre rencontre, puis elle fut absente, car c'était en mai, la Pentecôte, et il y eut ces fichues vacances. Cinq jours plus tard, ce fut pire. Elle revint, indifférente comme elle était partie : son regard passait à travers moi, exprès peut-être, sûr, elle ne me voyait pas...

Je pose deux et je retiens un. Cette façon absurde de compter, c'est mon histoire en raccourci... Mais il faut que j'aille moins vite, ne serait-ce que pour arrêter un peu le soleil sur ce premier jour, revenir à

la première seconde, en faire ce que j'aurais voulu. Et même ainsi, qu'est-ce que cela aurait changé ?

J'allais avoir dix-sept ans. Dix-sept ans, mon Dieu ! Je pourrais aussi bien dire : putain ! Dix-sept ans, le monde à soi, des matins merveilleux, des jours superbes, des nuits infinies et le bonheur tout entier, le bonheur idiot, donné, donné chaque jour sans qu'on s'en rende compte, être bien dans son corps, vouloir tout et rien, comme ça, par plaisir. Et puis, il y a eu cette bouche, ces cheveux n'importe comment et une tache d'encre sur le rose de sa joue. L'idéal ! L'idéal, quoi, ce n'est pas la peine de faire des ronds sur la glace : le rêve, ce que je voulais depuis l'ongle de mon petit orteil jusqu'à la caverne la plus rouge de mon cœur et en passant, raflons tout le reste, les cuisses, les tripes, et le plus moi-même... Vous savez bien ce que je veux dire, mais c'est encore trop tôt pour faire le détail. À la première seconde... Non, au premier millimètre de la première idée d'une seconde, et encore plus petit si vous pouvez imaginer ça, c'était fait. C'était pour rien, mais je ne le savais pas.

Ce jour-là, j'ai baigné dans l'huile et dans le miel, dans tout ce qu'on peut inventer de doux, de chaud, de tendre et de violent en même temps. La violence de l'amour qui rend ridicules les coups de poing et les coups de fusil. J'ai baigné dans l'eau du rêve, il faut bien dire dans le sperme aussi, le soir, je n'ai pu me retenir. Le rêve, c'est ça, non ?

Je n'avais plus qu'une envie : elle, ou plutôt sa vie, la salive sur ses lèvres, les regards dans ses yeux, occuper tout, être tout, l'étouffer de moi, c'est-à-dire d'elle, car je lui aurais rendu ce qu'elle m'apportait. Alors, les cours ! Ils m'ont barbé complètement à

partir de là. Je ne foutais plus rien, je me suis mis à redouter les vacances où il y aurait rupture entre les jours sans fin, jours de caserne, c'était ça les cours, du renfermé quand le soleil tournait dehors comme un fou, ces jours que nous étions en train de vivre, et le long désert des jours libres, sans elle, avec un soleil devenu inutile. Je n'imaginai rien, je vivais les heures, seconde par seconde. Et les jours passaient lentement dans des semaines de plus en plus rapides. L'amour court toujours en avant de sa mort.